

« NOTRE MONDE DE FIN DE MONDE ».
Sur la rhétorique apocalyptique
de Marguerite Yourcenar

par Walter Wagner (Université de Vienne)

Résumé

L'article étudie la question de savoir dans quelle mesure la rhétorique apocalyptique, caractéristique du discours écologiste de Marguerite Yourcenar, est calquée sur l'iconographie et la terminologie de l'Apocalypse de Jean, dernier livre de la Bible et prophétie sur la fin du monde, et à quels procédés d'assimilation l'auteure recourt pour exprimer ses avertissements dystopiques.

Abstract

The article investigates the question of in how far the apocalyptic rhetoric, typical of Marguerite Yourcenar's environmental discourse, is modelled after the iconography and terminology of the Book of Revelation, the last book of the Bible and a prophecy of the end of the world, and what assimilation processes the author draws upon to express her dystopian warnings.

wwprealpes@aon.at

L'Apocalypse de Jean compte parmi les textes les plus influents de la Bible, inspirant depuis presque deux mille ans, l'art et la littérature profanes et sacrés. Cette tendance est confirmée entre autres par Karl-Josef Kuschel, qui considère les prophéties johanniques comme « le livre le plus actuel aussi de la littérature d'aujourd'hui »¹ tout en négligeant la vivacité du mythe de fin du monde déjà présent dans la littérature grecque ancienne². Dans

¹ Karl-Josef KUSCHEL, « Apokalypse », *Die Bibel in der deutschsprachigen Literatur des 20. Jahrhunderts*, tome 1 : *Formen und Motive*, Heinrich SCHMIDINGER, Gottfried BACHL, Johann HOLZNER, Karl-Josef KUSCHEL, Magda MOTTÉ, Walter WEISS éd., Mayence, Matthias-Grünwald-Verlag, 1999, p. 566. Nous traduisons toutes les citations allemandes et anglaises.

² Cf. Christine DUMAS-REUNGOAT, *La fin du monde. Enquête sur l'origine du mythe*, Paris, Les Belles Lettres, coll. Vérité des mythes, 2001.

l'œuvre de Yourcenar, le recours à la rhétorique apocalyptique est un élément stylistique important, marquant son discours écologiste. Étant donné cette caractéristique esthétique³, il semble pertinent de se demander dans quelle mesure ses écrits présentent des similitudes iconographiques et terminologiques avec l'hypotexte biblique et de retracer le procédé d'assimilation permettant à l'auteur d'exprimer ses avertissements dystopiques⁴.

Dans le cadre de cette approche comparatiste, nous simplifierons la sémantique différenciée du concept théologique⁵ de l'apocalypse pour en retenir deux significations. D'un côté, ce terme renvoie à un livre du Nouveau Testament, de l'autre il désigne un genre basé sur des récits fictionnels, destinés à créer des visions ainsi que des scénarios de fin du monde survenue à la suite d'une grande période de mutation historique. Les apocalypses non-bibliques, littéraires donc, se distinguent par trois caractéristiques thématiques que l'on peut résumer par les mots-clés « totalité, entropie et irréversibilité »⁶. L'idée de totalité renvoie à une situation néfaste qui concerne l'humanité entière, l'entropie signifie l'effondrement de tous les systèmes d'ordre et de pouvoir et l'irréversibilité désigne une évolution fatale de l'ordre social et / ou politique avec la disparition d'une grande partie de l'humanité.

Avant de nous pencher sur l'analyse du corpus, composé de l'œuvre yourcenarienne et du prétexte biblique, il convient de

³ La bibliothèque de Yourcenar contient de nombreux ouvrages relatifs à la théologie chrétienne. Cf. Yvon BERNIER, *Inventaire de la Bibliothèque de Marguerite Yourcenar. Petite Plaisance*, Clermont-Ferrand, SIEY, 2004, p. 265-272.

⁴ Tandis que l'utopie dresse le portrait de la société idéale, la dystopie est considérée comme contre-utopie décrivant le déclin de la civilisation, souvent causé par un pouvoir totalitaire ou par la destruction totale de l'environnement.

⁵ Cf. Georg STEINS, « "Wie lange noch, Herr !?" Zum Design apokalyptischen Denkens nach dem Buch Daniel », *Am Ende des Tages. Apokalyptische Bilder in Bibel, Kunst, Musik und Literatur*, Hans-Georg GRADL, Georg STEINS, Florian SCHULLER éd., Ratisbonne, Verlag Friedrich Pustet, 2011, p. 109.

⁶ Gunter E. GRIMM, Werner FAULSTICH, Peter KUON, « Einleitung », *Apocalypse. Weltuntergangsvisionen in der Literatur des 20. Jahrhunderts*, Gunter E. GRIMM, Werner FAULSTICH, Peter KUON éd., Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1986, p. 9.

résumer les grandes lignes de l'Apocalypse de Jean⁷. Son auteur, qui n'est pas identique à l'évangéliste éponyme, reçut sur l'île de Patmos des auditions et visions qu'il consigna afin de les communiquer à la postérité. Les destinataires sont sept communes de la province d'Asie que l'auteur appelle à résister aux tentations et aux harcèlements auxquels elles sont exposées sous le règne de l'empereur Domitien et à rester sur la voie du salut. Dans ses prophéties, il essaie d'abord de donner une idée de la salle du trône de Dieu et de la cour céleste. Ensuite il décrit l'ouverture de sept sceaux suivie de l'apparition de sept anges aux sept trompettes ayant pour mission de punir les infidèles et les pécheurs. À chaque coup de trompette, une série de fléaux s'abat sur la terre qui, cependant, n'anéantit pas la création entière. Plus tard, Satan est vaincu et précipité sur la terre où se poursuit le combat entre le peuple de Dieu et son adversaire. Après que le diable a été expulsé du ciel, sept anges apparaissent pour verser sept coupes de la colère sur le monde, faire tomber Babylone et aider le bien à triompher du mal. La dernière vision montre la nouvelle Jérusalem où les justes ont trouvé leur résidence aux côtés du Seigneur.

L'œuvre yourcenarienne ne contient aucun récit apocalyptique développé, mais propose des commentaires dystopiques sur la dégradation de l'environnement, expressions d'une crise éthique et spirituelle de l'humanité. Ces commentaires parsèment souvent ses écrits non-fictionnels. Il s'agit donc d'un catastrophisme sporadique qui se fait sentir en particulier dans sa correspondance reflétant le plus immédiatement son inquiétude à l'égard de l'avenir de la vie sur la terre. Ainsi, face à la guerre du Viêt Nam, dans une lettre du 21 avril 1968 à Lidia Storoni Mazzolani, elle écrit : « Je ne parle pas du découragement causé par l'état du monde, il est immense [...] » (*L*, p. 286). Les propos adressés à la même correspondante le 21 janvier 1969 ne sont guère plus optimistes et équivalent à une négation totale du présent : « Oui, le spectacle du monde est à proprement parler désespérant, et je me sens de plus en plus disposée à tout contester, dans un sens qui va plus loin que celui des plus violents “contestataires” d'aujourd'hui » (*L*, p. 310). La

⁷ L'Apocalypse est le dernier livre du Nouveau Testament ; on le nomme aussi Apocalypse de Jean, Livre de la Révélation ou Révélation de Jésus-Christ.

rhétorique de Yourcenar devient encore plus forte dans une lettre du 11 janvier 1970 à Gabriel Germain et dans laquelle elle mentionne son engagement pour la préservation des phoques menacés d'extinction. En évoquant ce sujet, elle tombe dans un pessimisme désespéré, se lamentant sur « notre monde de fin de monde » (p. 343). C'est à son confrère Henry de Montherlant qu'elle se plaint dans le post-scriptum d'une missive du 31 mai 1971 des constructions projetées à Paris et profite de l'occasion pour rappeler de nouveau le désastre qui guette le monde : « Le projet de parking quai Voltaire dont on m'a entretenue est affreux. Nous vivons dans une perpétuelle catastrophe » (p. 382). On découvre le même découragement face aux excès intolérables de l'époque moderne dans une lettre du 5 mars 1973 à Roger Lacombe, qui suggère que le monde est bel et bien devenu un endroit invivable :

On a l'impression que le monde autour de nous s'enfoncé de plus en plus dans l'intolérable et l'inexorable, et que, comparées aux années 1973, celles autour de 1955 étaient relativement dorées et innocentes. [...] Je m'excuse d'être si sombre. Mais la distance est énorme entre le sentiment quasi extatique de l'immensité et de la variété de la vie, l'ivresse d'être, qui domina dans ma jeunesse, et celui de l'universel désarroi auquel je suis peu à peu arrivée. (p. 392 sq.)

Yourcenar ne cesse d'établir des liens de causalité parfois discutables entre certains événements d'actualité et l'omniprésence de l'apocalypse. Par exemple, faisant des remarques sur des pratiques peu sérieuses dans l'édition, elle avoue à Jeanne Carayon sa résignation face au déclin culturel que l'on peut observer un peu partout : « Et de toute façon, ce n'est jamais par ces méthodes qu'on triomphe. Petite preuve de plus de l'immense désordre de notre temps » (p. 478).

Les passages cités jusqu'ici, à première vue, ne semblent pas être plus que des manifestations spontanées d'un catastrophisme verbal par lequel Yourcenar résume en passant les dysfonctionnements sociaux-politiques des années soixante et soixante-dix du siècle passé, époque, à son avis, ne prêtant guère à l'optimisme : « La gaieté ? Non. Prematurée dans un monde misérable » (*S II*, p. 243). Or, si l'on considère l'intégralité de son œuvre, la critique de la

civilisation s'efface derrière les avertissements de plus en plus urgents de la catastrophe écologique que subit l'humanité et qui s'avère être la cause principale de son bilan désastreux du présent. Ce n'est qu'en tenant compte du rôle prépondérant de la représentation de la nature pour la poétique yourcenarienne que la rhétorique apocalyptique révèle son potentiel stylistique à l'intérieur d'un discours écologiste empreint d'alarmisme. L'envergure de la thématique écologique est d'ailleurs confirmée par la remarque suivante faite par Yourcenar dans une interview accordée à Philippe Dasnoy en 1975 : « La nature est pour moi, et je crois pour nous tous, ce qu'il y a probablement de plus important, et d'autant plus important qu'en ce moment elle est gravement menacée » (*PV*, p. 173). Un passage tiré d'une conférence donnée quelques semaines avant le décès de l'écrivaine témoigne de la place privilégiée de la crise écologique dans la pensée et littérature yourcenariennes et revêt une valeur testamentaire :

Durant des années déjà, nous avons vu dans chaque pays, ou presque, la crainte de la guerre, la crainte des révolutions, ou quelques fois [sic!] le souhait des révolutions, nous avons souffert du drame des classes et des races. Ces diverses craintes sont pour ainsi dire suspendues à une autre crainte, infiniment plus vaste, qui va grandissant : celle de la destruction de la Terre elle-même, exploitée et polluée par nous [...].⁸

Selon Yourcenar, la peur séculaire de bouleversements sociaux serait moins importante que celle de la crise écologique globale risquant de détruire nos bases de vie naturelles. Et si l'auteure, par ailleurs, déclare qu'elle « considère la nature comme sacrée » (*PV*, p. 356), fait qui est souligné par le choix de la majuscule dans « Terre », elle insiste sur le statut ontologique particulier de la nature dans un monde profane tout en dénonçant implicitement « le chemin pris par nos apprentis sorciers et nos marchands du Temple, qui de nos jours n'encombrent plus seulement les abords du sanctuaire

⁸ Marguerite YOURCENAR, « ...Si nous voulons encore essayer de sauver la terre », Nicole DUPLÉ éd., *Le droit à la qualité de l'environnement : un droit en devenir, un droit à définir. V^e conférence internationale de droit constitutionnel. Fifth International Conference on Constitutional Law*, Montréal, Éditions Québec / Amérique, 1988, p. 26 sq.

mais la terre entière » (YO, p. 281). Les avancées technologiques et scientifiques de notre espèce dont les individus pullulent sur le globe augmentent les dégâts écologiques, nous rapprochant de l'apocalypse. Dans l'optique yourcenarienne, les pollueurs se comportent en pécheurs violant la sphère sacrée du Temple de la nature. Par analogie au Livre de la Révélation, le scénario de fin du monde esquissé par l'écrivaine fonctionne comme combat profane entre le bien et le mal, c'est-à-dire entre ceux qui se vouent à la protection de l'environnement et ceux qui entreprennent son exploitation.

En général, les apocalypses surviennent surtout en temps de crise et aux grands tournants de l'histoire. Au moment de la rédaction du texte biblique en question, l'Église primitive souffrait de la persécution des chrétiens, ce qui explique sans doute pourquoi Jean s'est retiré sur l'île de Patmos. Bien que Yourcenar, dans son exil américain, soit en marge des conflits armés secouant le monde après 1945, dans le climat de la guerre froide, le risque d'une confrontation nucléaire était bien réel. Par surcroît, l'intervention américaine au Viêt Nam et le mouvement des droits civiques contribuaient à troubler la paix dans un pays en plein essor économique. N'oublions pas non plus la prise de conscience écologique suscitée par la publication de *Silent Spring* de Rachel Carson en 1968 et du Rapport du Club de Rome intitulé *Limits to Growth* de 1972 suggérant la possibilité d'un effondrement de la biosphère. On peut donc dire qu'il y a une analogie entre l'Apocalypse du Nouveau Testament et l'état catastrophique du monde évoqué par Yourcenar dans la mesure où les deux renvoient au contexte socio-culturel difficile favorisant leur genèse discursive.

Même si la critique de la société fait partie du discours apocalyptique, l'anticipation ou la représentation d'une dystopie écologique est au cœur de ce discours. D'après l'eschatologie biblique, Dieu se sert de ses anges pour frapper l'humanité de cataclysmes de caractère exceptionnel pour encourager les pécheurs à se repentir et à revenir au Seigneur⁹. Pendant que Dieu déverse les fléaux des sept coupes de la colère, du feu et du sang mêlé de grêle tombent du ciel. De plus, une grande montagne embrasée et une

⁹ Voir l'Apocalypse de Jean.

comète en flammes s'abattent successivement sur la terre, transformant l'eau en sang ou la rendant amère et imbuvable. En outre, le soleil, la lune et les étoiles perdent leur lumière. De la fumée monte de la terre déchirée et du feu et du soufre sortent de chevaux traversant au galop les contrées martyrisées. Des tempêtes, de la grêle et un séisme complètent la gamme des catastrophes naturelles lorsque le septième ange sonne de la trompette. S'y ajoutent des maladies et une invasion de criquets. Comme pour augmenter encore l'étendue des ravages, d'autres punitions attendent les humains sur qui sept anges déversent tour à tour sept coupes de la colère. Par la suite, des abcès frappent ceux qui n'arrêtent pas de pécher. De nouveau, la mer se transforme en sang et « tout ce qui, dans la mer, avait souffle de vie mourut » (Ap. 16, 3)¹⁰. L'eau des fleuves et des sources est pourrie de la même manière, une grande chaleur cause d'innombrables victimes, et ceux qui survivent périssent d'angoisse dans les ténèbres consécutives à cette catastrophe. Avant que la dernière coupe soit déversée, un ange fait tarir l'Euphrate. Finalement les foudres, les tonnerres, les séismes et la grêle continuent à faire des ravages jusqu'à l'écroulement des villes et la disparition des montagnes. L'affrontement apocalyptique entre le ciel et les forces du mal ne se termine qu'après que le diable ainsi que tous les idolâtres et pécheurs refusant d'adhérer à la volonté de Dieu ont été précipités « dans l'étang de feu et de soufre » (Ap. 20, 10 ; cf. Ap. 21, 8) et que la planète est devenue un désert.

Du point de vue théologique, pour les fidèles, cette prémonition de la fin du monde donne de grandes espérances, car du trône céleste, Dieu proclame : « Voici, je fais toutes choses nouvelles » (Ap. 21, 5). Au désastre écologique succède le tournant libérateur à la suite duquel les croyants rejoignent la nouvelle Jérusalem. Richard Bauckham insiste sur « l'aspect écotopique de la vision »¹¹, d'autant plus que, selon la promesse biblique, une existence dans un environnement écologiquement intact attend les justes. Cette vision est décrite de la sorte par l'auteur de l'Apocalypse :

¹⁰ Toutes les citations de textes bibliques sont tirées de l'ouvrage suivant : *La Bible*, nouvelle édition revue, Paris, Société biblique française & Éditions du Cerf, 1993.

¹¹ Richard BAUCKHAM, *Bible and Ecology. Rediscovering the Community of Creation*, Londres, Darton, Longman and Todd, 2010, p. 176.

Puis il me [à Jean] montra un fleuve d'eau vive, brillant comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'agneau. Au milieu de la place de la cité et des deux bras du fleuve, est un arbre de vie produisant douze récoltes. Chaque mois il donne son fruit, et son feuillage sert à la guérison des nations (Ap. 22, 1-2).

Avec la figuration d'une ville verdoyante, avatar du jardin d'Éden, où il n'y a ni faim ni soif parce qu'elle dispose d'eau claire et d'arbres donnant des fruits avec abondance et où toutes les maladies ont été guéries, l'apocalypse s'accomplit. Autrement dit, la dichotomie terrestre opposant la culture à la nature – mais aussi le bien au mal – est supprimée au lendemain du désastre écologique et de la défaite du diable : « La vision de Jean de la nouvelle Jérusalem représente [...] notre réconciliation avec Dieu – tout comme avec la création entière »¹².

L'Apocalypse de Jean en tant que vision dystopique de la fin des temps présente des catastrophes écologiques au cours desquelles le sol et les espaces habités sont dévastés et l'environnement naturel est contaminé, pollué et finalement rendu inhabitable. Les scènes apocalyptiques sont dominées par deux types de dégradation : il y a d'abord la pollution de l'air par le feu, la fumée et le soufre et celle de l'eau se transformant en sang ou laissant un goût amer. Or, aucun fléau, même s'il est « particulièrement redoutable » (Ap. 16, 21), n'anéantit l'humanité entière si bien que les survivants peuvent décider de se repentir. Quant aux multiples conséquences écologiques de l'apocalypse, les bêtes et les plantes, cependant, ne sont pas épargnées. Après qu'un ange a donné le premier coup de trompette et qu'une pluie mêlée de grêle, de feu et de sang est tombée, des dégâts importants se font sentir : « [...] le tiers de la terre flamba, le tiers des arbres flamba, et toute végétation verdoyante flamba » (Ap. 8, 7). De même, la faune est gravement affectée par les effets de la deuxième coupe de la colère : « Le deuxième [ange] répandit sa coupe sur la mer : elle devint comme le sang d'un mort, et tout ce qui, dans la mer, avait souffle de vie mourut » (Ap. 16, 3). Les exemples choisis montrent que, pour ceux qui l'ont lu, le Livre de la Révélation peut faire figure de paradigme

¹² *Ibid.*, p. 178.

pour le traitement littéraire et iconographique de catastrophes civilisationnelles telles que les accidents chimiques, les marées noires ou d'autres formes de pollution de l'eau. Dans cette optique, « l'étang de feu et de soufre » (Ap. 20, 10 ; cf. Ap. 21, 8) préfigure de façon démoniaque toutes les horreurs produites par les cataclysmes modernes.

Les images et les motifs de l'Apocalypse sont réactualisés par Yourcenar et semblent avertir des dangers liés à la crise écologique qui concerne principalement trois domaines, à savoir la pollution et ses épiphénomènes, la perte de paysages ou leur défiguration due à l'urbanisme galopant et l'exploitation excessive des ressources naturelles. Nous nous limiterons dans cette étude à l'analyse de la première des nuisances environnementales évoquées plus haut parce qu'elle figure également dans l'Apocalypse.

Au-delà de l'hypotexte biblique, qui décrit la pollution de l'air, de l'eau et du sol, Yourcenar dénonce aussi la pollution radioactive, la contamination alimentaire par l'industrie agro-alimentaire et le bruit. Le problème le plus urgent, puisqu'elle le mentionne le plus souvent, reste néanmoins celui de la pollution de l'eau et de l'air, deux phénomènes souvent liés dans les écrits yourcenariens. Cela se confirme lors d'une visite de l'écrivaine au Château de Flémalle en Belgique, jadis propriété de ses ancêtres maternels. Yourcenar constate avec consternation que l'ancienne demeure est délabrée et que les environs ruraux se sont métamorphosés en paysage industriel. Elle ne cache pas son irritation lorsqu'elle note : « Je regrettais, non pas la fin d'une maison et des quinconces d'un jardin, mais celle de la terre, tuée par l'industrie comme par les effets d'une guerre d'attrition, la mort de l'eau et de l'air aussi pollués à Flémalle qu'à Pittsburg, Sydney ou Tokyo » (*SP*, p. 764). Yourcenar se sert d'un style hyperbolique pour représenter les conséquences du progrès économique-technique sur la qualité de l'eau et de l'air tout en faisant appel aux émotions des lecteurs. Le signifiant « mort », appartenant à l'isotopie de la guerre, invite à une lecture métaphorique et exprime en même temps un degré maximal de pollution dans la hiérarchie sentimentale de l'auteure.

Comme celle-ci l'explique avec lucidité, la catastrophe écologique ne résulte pas uniquement de la surexploitation de la

nature. En réalité, parfois les responsables de la crise écologique ne se rendent pas compte de la portée de leurs actions. Le cas du père de Yourcenar va dans le sens de la thèse de Daniel Golemann, qui postule : « Nous sommes en grande partie responsables de toute une gamme de périls parce que le réseau de connections entre ce que nous achetons et faisons et les impacts négatifs qui en résultent nous reste caché »¹³. Au début du XX^e siècle, Michel de Crayencour, faisant figure de modèle pour sa fille, ne parvient pas encore à comprendre cette causalité. Inconscient à l'égard des effets néfastes de l'automobile sur l'environnement, il est parmi les premiers à s'acheter une voiture et s'en sert pour sillonner les routes de la province française :

Michel ne prévoyait pas l'embouteillage des rues, les routes annuellement jonchées d'autant de blessés et de morts que par les effets d'une guerre civile, les gaz lâchés par les moteurs polluant les poumons, délitant la pierre et tuant les arbres, l'asservissement du monde aux puissances du pétrole, l'Océan souillé par les forages et les mortelles marées noires. (*QE*, p. 1202 sq.)

Ce passage portant la marque du jargon militaire illustre comment le père de Yourcenar devient l'acteur de la pollution effrayante des océans sans le vouloir.

Selon la conception de l'apocalypse littéraire telle que nous l'avons esquissée au début de notre analyse, Yourcenar, elle aussi, a tendance à considérer la pollution environnementale comme première étape de la destruction totale de la biosphère. Afin de renforcer l'effet rhétorique envisagé, elle n'hésite pas à faire un parallèle entre le bilan écologique actuel et l'image historique d'une nature encore intacte. Dans un essai consacré à l'art japonais, l'auteure, recourant à cette stratégie, parle de l'Américain Ernest Fenollosa, érudit et collectionneur de chefs-d'œuvre de la peinture japonaise qu'il parvint à sauver pour la postérité grâce à sa passion. Parmi les éléments biographiques choisis par Yourcenar, il y a un détail confirmant ses convictions écologiques. En effet, Fenollosa

¹³ Daniel GOLEMANN, *Ecological Intelligence. The Coming Age of Radical Transparency*, Londres, New York et al., Penguin Books, 2010, p. 30.

fut enterré au bord du lac Biwa, information n'ayant été insérée que pour rappeler le déclin global de l'environnement : « Le lac est aujourd'hui industrialisé et pollué à l'excès, et les fumées nocives menacent les temples enserrés maintenant dans des agglomérations surpeuplées. Fenollosa ne pouvait pas deviner que les sites et les chefs-d'œuvre auraient un jour affaire à pis que l'oubli » (*TP*, p. 671). L'eau et l'air ont été dégradés par les émissions et les eaux usées d'une installation industrielle se trouvant tout près. En outre, du fait de la construction d'usines, le décor pittoresque a tellement changé qu'il ne ressemble plus à sa représentation dans les gravures historiques. En d'autres termes, l'aspect original du lac, tel que le connaissait Fenollosa, a été détruit doublement : d'abord par l'oubli culturel et ensuite par la transformation du paysage.

Voulant faire percevoir à ses contemporains l'ambiguïté du progrès technologique, Yourcenar met aussi en lumière le potentiel de menace apocalyptique de l'énergie nucléaire. Un distique intitulé « Journaux quotidiens » et daté de 1965 contient des vers significatifs de l'attitude alarmiste de l'auteure : « Le strontium descend des hauteurs du ciel bleu. / Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, mon Dieu ! » (*CA*, p. 76). Dans ce poème, Yourcenar transmet une image saisissante du danger perfide et omniprésent émanant de cette technologie en employant la terminologie biblique. Par ailleurs, en présentant son poème sous forme de prière adressée au Seigneur, elle souligne le fait que la catastrophe anthropogène est devenue incontrôlable.

L'essai « Sur un rêve de Dürer », méditation sur une aquarelle faite d'après un cauchemar du peintre, apporte un témoignage supplémentaire de la crainte de l'auteure d'une éventuelle attaque nucléaire. Le tableau représente de gigantesques masses d'eau tombant sur la terre et se dressant comme une montagne sombre au milieu de la feuille : « L'énorme trombe pareille à un empilement de nuages noir-bleu fait involontairement penser un homme d'aujourd'hui à un champignon atomique ; rejetons cette trop facile anticipation » (*TGS*, p. 319). Yourcenar associe la vision nocturne représentée dans cette œuvre du maître allemand à une explosion nucléaire, mais doit avouer le caractère fortuit de cette similitude. En revanche, elle n'oublie pas de faire référence à l'iconographie

biblique en notant que certaines « images du *Livre des révélations* sont chez Dürer » (*ibid.*).

L'exemple de l'énergie nucléaire illustre clairement la dialectique de l'esprit d'invention humain, qui d'une part fait avancer le progrès technologique-scientifique et qui d'autre part prépare le terrain pour l'usage abusif des innovations technologiques. Le verdict de Yourcenar ne peut dissimuler l'esprit misanthropique et pessimiste sur lequel il se fonde : « Il est atroce que des forces cosmiques, à peine maîtrisées, soient immédiatement utilisées pour le meurtre, mais le premier homme qui s'avisait de faire rouler un rocher pour en écraser son ennemi s'est servi de la gravitation pour tuer quelqu'un » (*PE*, p. 532 sq.).

Yourcenar ne peut s'empêcher de recourir à l'histoire pour appuyer ses thèses anthropologiques sans pour autant tomber dans la nostalgie. Certes, nos ancêtres vécurent dans un environnement naturel intact, comme elle l'explique, mais leur lutte pour survivre fut beaucoup plus dure que celle de l'homme moderne. Pourtant ils ne furent pas en proie aux risques écologiques mettant en danger la survie de notre planète : « Ils subissaient périodiquement les violences de l'invasion ; ils ne vivaient pas sous la perpétuelle menace atomique » (*SP*, p. 765). Elle adopte le même point de vue dans un entretien avec Matthieu Galey qu'elle confronte avec le bilan écologique désastreux des sociétés développées. Parmi les différents types de dégâts environnementaux, l'auteure mentionne également « la pollution des rivières et des mers par le mercure et les autres déchets de l'industrie chimique et atomique » et les « sournois dépotoirs atomiques, cachés dans des endroits écartés, quand ce n'est pas aux abords des villes, ou transportés secrètement à prix d'or pour continuer leur cycle millénaire de nuisance dans le sous-sol des continents pauvres » (*YO*, p. 280 sq.). Les conséquences d'une éventuelle contamination radioactive dépassent celles de toutes les catastrophes naturelles et civilisationnelles, d'autant plus que nous sommes incapables de percevoir ni la radiation ni la contamination nucléaire. À cela s'ajoute que les déchets irradiés ont une durée de vie pouvant se compter en millions d'années, ce qui semble éternel par rapport à l'existence humaine. Ainsi cette

technologie a-t-elle réussi comme aucune autre à perfectionner « l'autodestruction comme dernière phase de la sécularisation [...] »¹⁴.

Essayons de voir maintenant la dimension éthico-morale de l'apocalypse. L'être humain est puni par des catastrophes écologiques aussi bien dans le Livre de la Révélation que dans l'œuvre yourcenarienne. Tandis que dans le texte biblique, l'humanité est frappée par la colère céleste par manque d'obéissance aux lois divines, dans le discours apocalyptique yourcenarien c'est l'hybris prométhéenne qui incite l'individu à ne plus respecter l'*aurea mediocritas*. Dès lors, il n'a aucun scrupule à exploiter la nature et à défigurer le visage de la terre. Ce double péché n'est plus jugé par une instance divine possédant le pouvoir de récompenser les fidèles et de punir les pécheurs. L'idée de justice inhérente à la prophétie biblique, par contre, n'a plus cours dans le monde globalisé où chacun, indépendamment de son comportement à l'égard de l'environnement, peut être frappé par les conséquences néfastes de la destruction écologique et, qui pis est, même les générations futures. Contrairement aux catastrophes cosmiques et naturelles de l'Apocalypse de Jean, les désastres écologiques visés par Yourcenar sont anthropogènes et, pour citer Kuschel, « fatalement immanents »¹⁵. Suivant la logique de la justice découlant du dualisme entre la faute et l'expiation, celui qui commet un crime contre l'environnement devrait aussi mériter une punition juste. Telle semble être la conclusion de Yourcenar lorsqu'elle déclare : « Je sais que notre destruction de la nature justifie celle de l'homme » (*QE*, p. 1375)¹⁶. Cette allusion à l'hypotexte biblique constitue un indice supplémentaire de l'inspiration chrétienne du discours apocalyptique qui, chez Yourcenar, prend une allure profane.

¹⁴ GRIMM, FAULSTICH, KUON, « Einleitung », *op. cit.*, p. 9.

¹⁵ KUSCHEL, « Apokalypse », *op. cit.*, p. 549.

¹⁶ Jean-Paul ENGÉLIBERT, qui analyse les fictions apocalyptiques depuis 1945, écrit que « les romans authentiquement réactionnaires sont ceux qui voient dans la destruction le châtement d'une civilisation, voire d'une espèce entière » (Jean-Paul ENGÉLIBERT, *Apocalypses sans royaume. Politique des fictions de la fin du monde, XX^e-XXI^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, coll. Littérature, histoire, politique, 2013, p. 20). Ce jugement caractérise aussi l'apocalyptisme yourcenarien même s'il se limite à la sphère du non-fictionnel.

Si l'on cherche les causes de la catastrophe écologique aussi bien dans l'Apocalypse que dans l'œuvre yourcenarienne, on découvre une autre analogie. Dans la Bible, l'être humain pêche en raison de son penchant inné au mal, c'est-à-dire la violation des commandements touche les domaines religieux, moral et anthropologique. En dépit de toutes les fautes dont le peuple pécheur se rend coupable dans l'eschatologie du Nouveau Testament, le salut s'offrant à l'humanité implique jusqu'à la fin la chance d'amélioration morale et de rédemption, principe incarné par les justes de façon exemplaire. Nonobstant l'existence du mal dans le monde, le Créateur considère son œuvre, incluant l'homme et la nature, comme réussie, comme le montre le Livre de la Genèse : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très bon » (Gn. 1, 31).

Yourcenar, en revanche, fonde son éthique sur la tradition humaniste et ses préceptes moraux, ce qui fait que la problématique religieuse de l'Apocalypse se transforme en dilemme anthropologique et morale dont la gravité est en corrélation avec les dégâts écologiques qu'elle a dénoncés. Ce changement de perspective explique aussi son pessimisme radical par rapport à la perfectibilité de l'espèce humaine affirmé par la doctrine chrétienne. Le statut privilégié accordé à l'homme dans l'Écriture sainte et grâce auquel il est placé au-dessus du reste de la création est remis en question dans l'anthropologie négative¹⁷ de Yourcenar. En effet, selon l'auteure l'être humain est incorrigible, résistant à tous les efforts d'humanisation que ce soit par la religion ou la pédagogie. Traité de « monstre d'insensibilité, de folie ou d'avarice » (*FP*, p. 14), l'homo sapiens se distingue par sa capacité « d'aller plus avant dans le bien et dans le mal que le reste des espèces vivantes connues de nous, avec son horrible et sublime faculté de choix » (*AN*, p. 957 sq.). À l'instar de la Genèse, où Adam et Ève acquièrent « la connaissance de ce qui est bon ou mauvais » (Gen. 3, 22), Yourcenar utilise l'argument du libre arbitre qui permet à l'individu de se décider pour ou contre le bien. L'emploi des lexèmes « bien » et « mal » souligne une fois de plus à quel point l'auteure pense dans

¹⁷ Cf. Walter WAGNER, « Marguerite Yourcenar's Negative Anthropology », *Literature, Ecology, Ethics. Recent Trends in Ecocriticism*, Timo MÜLLER, Michael SAUTER éd., Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2012, p. 147-157.

des catégories théologiques, se servant de la terminologie chrétienne lorsqu'elle fustige les faiblesses et vices humains.

Ses aptitudes géniales ont permis à l'homme de survivre dans un environnement hostile et de s'imposer en tant qu'espèce mais dans le contexte du monde actuel ce sont précisément ces capacités hors du commun qui l'ont amené à faire un mauvais usage ou « "mésuse" »¹⁸ de la biosphère pour reprendre l'anglicisme employé par l'auteure. Ce n'est donc que l'homme moderne qui est en mesure de développer son plein potentiel destructeur grâce à son arsenal de moyens techniques. Dans un entretien avec Pierrette Pompon-Bailhache, Yourcenar précise son point de vue :

Je crois que pour la première fois nous savons que nous sommes responsables et pour la première fois, nous arrivons presque à un point de non-retour. À cause des techniques modernes, nous pouvons détruire beaucoup plus vite. Au fond, l'homme a toujours détruit, mais dans une petite mesure. Il coupait quelques arbres autour de sa maison, il chassait, tuait quelques animaux. Ça n'avait pas un très grand effet sur l'ordre des choses (*PV*, p. 206).

En dépit de l'inclination humaine à la démesure, les interventions anthropogènes ne troublèrent pas encore l'« ordre »¹⁹ et l'équilibre de la nature²⁰, ce qui ne change rien au fait qu'il soit un être moralement déficient. Dès lors, on n'est pas étonné de voir le pessimisme yourcenarien déboucher sur la résignation, comme le montre la constatation suivante : « L'homme a fait de tout temps quelque bien et beaucoup de mal » (*AN*, p. 1180). Or, ce qui distingue l'homme moderne de ses ancêtres, c'est surtout le fantasme de se croire « tout puissant » (p. 1181).

¹⁸ Marguerite YOURCENAR, *Propos et Confidences. Émission télévisée de TV Canada (1981), 2^e partie : L'écologie*, transcription du CIDMY, Bruxelles, p. 12.

¹⁹ L'irritation de Yourcenar face à un monde ayant perdu l'équilibre l'amène à parler de « l'immense désordre de notre temps » (*L*, p. 478).

²⁰ La notion d'équilibre naturel semble révolue à la lumière des résultats récents de la recherche scientifique en écologie et reflète plutôt la nostalgie romantique d'une relation harmonieuse entre l'homme et la nature. Voir à ce sujet Josef H. REICHHOLF, *Stabile Ungleichgewichte. Die Ökologie der Zukunft*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, coll. eu, 2008.

Par contraste avec le mythe chrétien, dans l'univers littéraire de Yourcenar aucun événement concret tel qu'une catastrophe industrielle résultant d'accidents technologiques ne déclenche l'apocalypse. Cependant, celle-ci se prépare sournoisement et échappe à nos sens. Selon l'auteure et les écologistes catastrophistes, partout sur notre planète, désormais complètement dominée par l'activité humaine, on peut observer les signes de la fin imminente du monde²¹. Dans un environnement naturel devenu de plus en plus artificiel, défiguré et pollué, tous les êtres vivants sont affectés par la perte grandissante d'un habitat naturel souvent devenu inhabitable. Autrement dit, dans l'œuvre yourcenarienne, le caractère anthropocentrique et transcendant du texte biblique, qui souligne le rôle privilégié de l'être humain au détriment des autres espèces et l'existence d'un Dieu créateur, est remplacé par l'immanence d'une perspective écocentrique constituée par l'identification à la biosphère au-delà de laquelle il n'y a que le néant ontologique.

Tandis que l'Apocalypse de Jean révèle, encourage et avertit²², l'apocalyptisme yourcenarien, empreint d'un moralisme humaniste ainsi que d'un humanisme écologique, défendant les valeurs humaines et l'environnement naturel, est dénué d'espoir si l'on ne tient pas compte de sa dernière intervention publique de Marguerite Yourcenar faite peu avant son décès. C'est dans son titre « ... Si nous voulons encore essayer de sauver la terre »²³ que se profile la possibilité d'un changement de cap pour l'humanité. Après tant de cris d'alarme, Cassandre semble nous donner une lueur d'optimisme, car dans le monde sécularisé de Yourcenar, où le plan de rédemption de Dieu a cessé d'être en vigueur, l'homme peut et doit se délivrer lui-même. Tel est le secret de l'apocalypse selon

²¹ Le risque de l'effondrement de la biosphère suite au changement climatique, à l'extinction massive d'espèces animales, mais aussi à une guerre nucléaire semble probable.

²² Cf. Franz ANNEN, « Weltuntergangsprophetie – gültiges Wort Gottes ... ? Zur Aktualität der Johannesapokalypse », *Am Ende der Tage. Apokalyptische Bilder in Bibel, Kunst, Musik und Literatur*, Hans-Georg GRADL, Georg STEINS, Florian SCHULLER éd., Ratisbonne, Verlag Friedrich Pustet, 2011, p. 97.

²³ Cf. YOURCENAR, « ... Si nous voulons encore essayer de sauver la terre », *op. cit.*

« Notre monde de fin de monde »

Yourcenar s'inspirant du vocabulaire et de l'iconographie bibliques pour mieux faire passer son message de la fin d'un monde qui, trente ans après sa mort, continue d'exister.